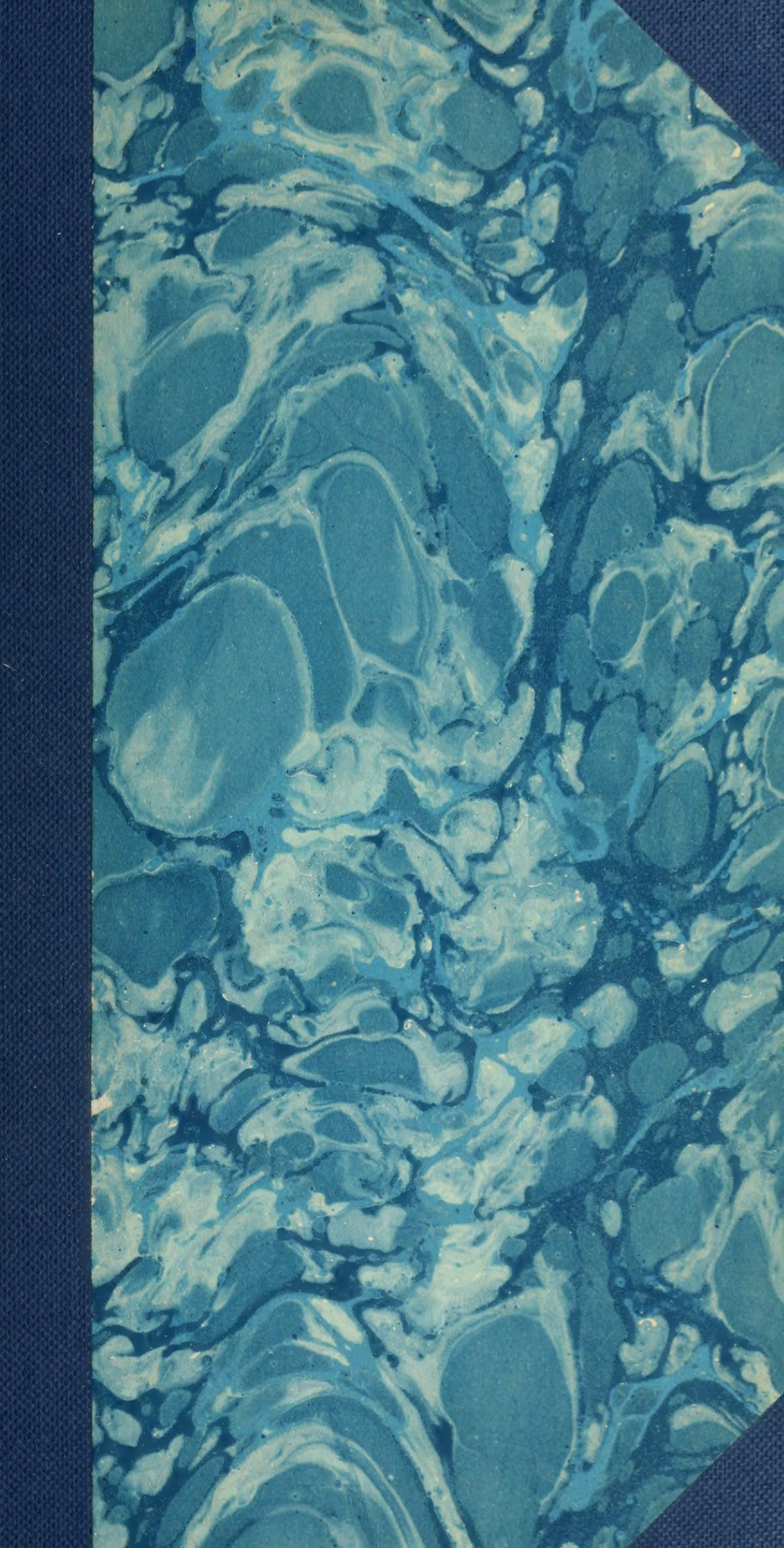
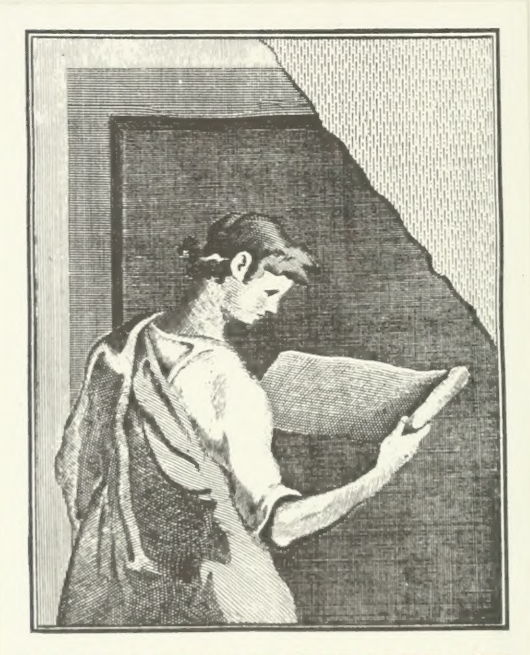




PARIS-SALON

Paris. — Imp. E. BERNARD et Cie, 71, rue Lacondamine.

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

TRIENNAL

1883

ÉDITION ORNÉE DE 36 GRAVURES

EN PHOTOTYPIE



PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

4, Rue de Thorigny, et 71, rue Lacondamine

1883

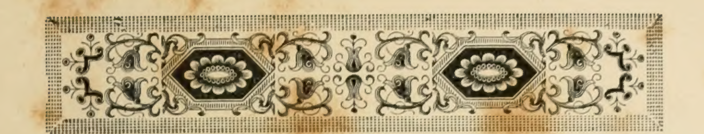


TABLE DES MATIÈRES





PRÉFACE



La création inattendue d'un Salon triennal est un fait dont l'importance artistique ne saurait échapper à personne.

En principe, nous avons été, et nous sommes toujours, un partisan convaincu et ardent du *Salon annuel* confié aux seuls artistes. Nous avons trouvé bon qu'on leur laissât le soin d'organiser leurs expositions, d'en régler eux-mêmes les conditions, de rester les maîtres d'admettre ou de refuser les œuvres présentées, et de distribuer à leur gré les encouragements et les récompenses, depuis la médaille d'honneur et le prix du Salon jusqu'à la plus modeste des mentions.

Ces SALONS, dus à la seule initiative des artistes, on sait de quelle faveur nous les avons toujours entourés. Le PARIS-SALON leur consacre chaque année deux volumes. On conviendra qu'il lui serait difficile de faire plus.

Nous devons avouer, cependant, que cette première tentative de *self-government* — comme on dit de l'autre côté du détroit — n'a pas réalisé toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir. La république artistique a, comme beaucoup d'autres démocraties, ses dissidents et ses opposants. Les opérations du jury librement élu ont été l'objet de critiques toujours assez vives et parfois assez justes. On a pu lui reprocher des refus assez inexplicables, et des réceptions qui l'étaient plus encore. La distribution des récompenses, tâche ardue, toujours pleine de difficultés et de périls, n'a jamais cessé d'être l'occasion de contentions âpres et de récriminations violentes. Le népotisme, cette plaie de tous les pouvoirs absolus, a joué un rôle trop prépondérant dans les conseils de ces maîtres d'un jour. Il y a eu des échanges peu difiants de casse et de séné. Ceux qui n'avaient ni parents ni amis dans l'Aréopage

n'ont pas trouvé que ses arrêts fussent toujours justes, et ils ont poussé la clameur de haro. On a crié un jour au scandale. Devant cette orageuse liberté, qui ne leur donnait point tout ce qu'ils avaient espéré ou souhaité, beaucoup ont demandé « qu'on les ramenât aux carrières », c'est-à-dire au Jury d'État.

Ces plaintes, un peu exagérées d'ailleurs, faisaient la partie belle à l'Administration des Beaux-Arts, qui regrettait sans doute son influence amoindrie, presque perdue.

Rendons-lui toutefois cette justice qu'elle n'a pas voulu abuser de sa facile victoire. Ce qu'elle avait donné, elle n'a point essayé de le reprendre. Le Salon annuel existe encore, et il existera toujours.

Mais, en face de ce Salon qu'aujourd'hui j'appellerais volontiers nécessaire, l'*Administration* en a institué un autre, qui ne s'ouvrira qu'une fois tous les trois ans, et qu'elle appelle pour cette raison le Salon triennal, dont elle entend garder la direction exclusive, et dans lequel, à côté des œuvres absolument inconnues et nouvelles, elle se réserve le droit de recevoir celles qui auront

eu déjà la publicité d'une exposition dans les trois dernières années qui le précéderont.

Pour ce Salon officiel, véritable SALON D'ÉTAT, l'Administration se charge de tout ; de l'organisation même de l'Exposition, de la distribution des récompenses, et, chose à la fois plus délicate et plus grave, de l'admission ou du rejet des œuvres présentées.

Le jury qui a prononcé en son nom est composé des membres de l'Institut appartenant aux sections de la Peinture, de la Sculpture et de la Gravure ; d'un état-major hors cadre d'amateurs bien vus par l'œil du Pouvoir, et de quelques critiques agréables — *personnæ gratæ*, comme on dit dans la langue diplomatique.

Pour notre compte, une telle combinaison n'a rien qui nous déplaise. D'abord, parce que les manifestations artistiques — quand elles sont bonnes — ne sont jamais trop nombreuses, à nos yeux, et parce que celle-ci nous paraît remplir tous les *desiderata* reconnus des SALONS ANNUELS.

Ceux-ci représenteront toujours le mouvement d'avant-garde de la démocratie de l'art, et, à ce

seul titre, seul, ils mériteront toujours notre attention et notre étude.

L'autre nous offrira surtout les résultats acquis, contrôlés, acceptés, reconnus par tout le monde. Il nous montrera les gloires incontestées, et ceux-là même qui sont l'honneur de l'École française contemporaine.

On a fini par le comprendre dans les ateliers, comme on l'avait compris tout d'abord dans le public désintéressé. Aussi le projet, qui avait commencé par soulever quelques oppositions, fondées sur une susceptibilité jalouse, et inspirées par une rivalité ombrageuse, ne rencontre plus aujourd'hui que l'adhésion sincère, sympathique, des personnalités les plus marquantes dans le monde de l'art.

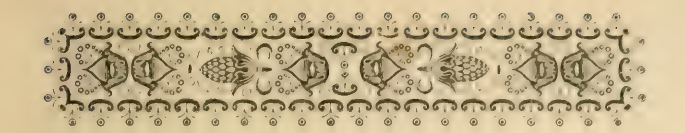
Pour nous, qui nous sommes voués, avec un zèle que rien ne décourage, à la vulgarisation des grandes œuvres de nos peintres, nous reproduisons aujourd'hui les plus belles pages de l'exposition triennale, avec le même empressement et le même soin que celle de l'exposition annuelle. Les uns comme les autres appartiennent de droit à la publication que nous poursuivons depuis

plusieurs années déjà, sans interruption et sans relâche, qui a su marquer sa place dans toutes les bibliothèques artistiques et mondaines, et qui s'appelle le PARIS-SALON.

LOUIS ÉNAULT.







BOUGUEREAU

NAISSANCE DE VÉNUS

Bouguereau (William) est à coup sûr un des peintres les plus célèbres de l'école française contemporaine. Il en est sans doute qui ont autant de notoriété que lui en France et en Europe ; mais les plus glorieux mêmes sont obligés de lui céder le pas dès qu'ils ont franchi l'Atlantique. Il n'en est point qui exporte davantage. Les galeries publiques et les collections particulières du Nouveau-Monde sont remplies de ses œuvres. Parmi les artistes vivants, je n'en connais point qui aient produit plus que Bouguereau. Mais cette fécondité, vraiment extraordinaire, ne

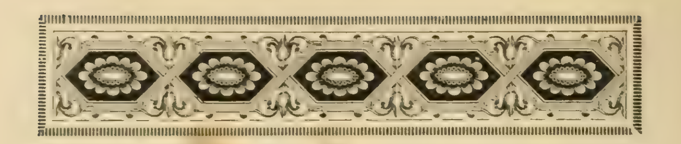
nuit en rien aux mérites d'une exécution soignée parfois jusqu'à la minutie ; car Bouguereau n'est pas homme à se contenter d'un à peu près, et la moindre toile sortie de ses mains a été poussée jusqu'au degré de perfection qu'il est capable de lui donner. Il ne lui a pas moins fallu que cette remarquable facilité de travail, et cette application journalière et constante pour qu'il ait pu produire tant de belles pages, également remarquables par l'élégance des formes, la correction d'un dessin toujours exact et savant, aussi bien que par la grâce sympathique des plus attrayantes physionomies. — Très éclectique par nature, avec une intelligence largement ouverte, et qui voudrait embrasser le monde entier, William Bouguereau a traité un peu tous les genres, et il passe, avec une facilité sans égale, du ciel des chrétiens à l'Olympe des Grecs ; il aime également la *Bible* et l'*Iliade*. Le même souple pinceau peint tour à tour et la Vierge et Vénus ; l'Amour et l'Enfant Jésus ; une Nymphe et une Pieta ; une Ame au ciel et Flore et Zéphyr dans les bois. Le motif lui importe peu pourvu qu'il lui fournisse l'occasion de nous montrer les beaux types qu'il

aime à peindre, et que personne ne peint mieux que lui.

La *Naissance de Vénus*, que reproduit aujourd'hui notre Paris-Salon, est à coup sûr une des plus belles pages du maître, et il pourrait la montrer également à ses amis et à ses ennemis — si cet homme aimable peut en avoir.

La composition est pleine de verve et d'éclat. Vénus, qui en occupe le centre, et qui attire tout d'abord le regard, est un morceau achevé, corps superbe et tête enchanteresse ; et les Tritons, les Néréides et les Amours qui lui font cortège ont des poses, des attitudes et des formes dont la beauté plastique est encore rehaussée par la grâce des plus charmants visages. Voilà donc une peinture que l'on aime à voir et à revoir : elle suffirait à l'illustration d'un livre.





CABANEL

RÉBECCA ET ÉLIÈZER

Monsieur Cabanel (Alexandre, ne vous déplaise !) a trop d'esprit pour se laisser gâter par le succès. Le succès ne gâte que les sots. Mais il est homme, et il se laisse prendre trop aisément à la séduction de deux beaux yeux, et au charme d'un doux regard. Il n'a pas encore trouvé le moyen de résister à la prière d'une jolie bouche, lui demandant, avec un sourire, de faire un portrait sympathique. Et, comme il est souvent prié, il fait beaucoup de portraits, ce qui l'empêche de faire autant de tableaux que nous le voudrions, pour notre plaisir et pour sa gloire.



Ceci ne veut point dire que je n'estime pas à sa juste valeur un peintre de portraits comme M. Cabanel. Je pense, au contraire, que l'interprétation intelligente du visage humain est un des plus nobles buts que puisse se proposer l'art du peintre, et ce but, M. Cabanel l'a plus d'une fois atteint. On ferait une galerie bien intéressante avec les contemporains, et surtout avec les contemporaines qui ont posé devant lui. Il a été — il est encore — le peintre de toutes les aristocraties : aristocraties de la naissance, de l'esprit, de la grâce et de la beauté. Il a su mettre à leur service un pinceau très fin, suffisamment idéaliste, et dont la distinction a toujours été singulièrement prisée par la clientèle de choix qui a fait sa fortune.

Cela suffit, sans doute, à l'honneur d'une vie d'artiste. Aussi ce n'est pas M. Cabanel que je plains, c'est nous-mêmes, en pensant à tous les tableaux qu'il aurait pu faire, si tant de ravissantes créatures ne s'étaient ainsi partagé les plus belles heures de sa vie.

C'est fête au Salon quand M. Cabanel a le loisir d'y exposer un tableau. Qui ne se souvient de la

Naissance de Vénus, de *Phèdre*, de *Thamar* et de *Francesca da Rimini?* Dante, Homère, Euripide, la Bible, voilà les sources où l'artiste aime à puiser ses hautes inspirations.

C'est encore la Bible qui lui donne aujourd'hui cette grande et belle figure de *Rébecca*, reproduite par notre Paris-Salon, et qui nous renvoie comme un reflet, fidèle et pur, de cette vie patriarcale dans laquelle l'homme était si près de son berceau que la terre se souvenait encore du ciel !




366



HÉBERT

SAINTE AGNÈS

Ernest Hébert est le Charles Gounod de la peinture. Comme l'auteur du *Faust,* l'auteur de la *Malaria* possède le don supérieur à tous les autres — le charme exquis, intime, profond et pénétrant, qui prend l'âme. Son pinceau a aussi les enivrantes mélodies qui vous bercent et vous entraînent. Dès l'éclatant début qui le signala tout d'abord à l'attention du public, avec cette barque dantesque de *la Malaria*, il avait trouvé — ce type saisissant et passionné de la femme au teint pâle, aux lèvres rouges, à l'œil sombre et profond. Il a fait bien des variations sur ce thème, — mais il lui est toujours resté fidèle. C'est la même enchanteresse qu'il nous

a montrée dans les diverses phases de sa vie — mais toujours séduisante et troublante.

Nous offrîmes, l'an passé, un spécimen réussi à souhait de cette création multiple et incessamment renouvelée du maître. Nous la retrouvons aujourd'hui dans les galeries du SALON TRIENNAL, sous ce nom, *la Muse du Nord*. Vous la voyez encore, magnétisant sa harpe, la caressant, avant d'en tirer des concerts, — à demi cachée derrière le grillage léger des cordes d'or, — mais parée de toutes les grâces, et nous troublant de son sourire mystérieux.

C'est une femme toujours, mais c'est une sainte en même temps, que M. Hébert nous présente aujourd'hui, debout, nimbée de l'auréole, venant à nous, le lis mystique des vierges dans sa main gauche, chastement drapée dans une tunique dont la statuaire envierait le noble ajustement. Il serait difficile de rien rêver de plus immatériel, de plus idéalement suave. On n'ose pas aimer cette créature d'une autre essence ; on s'agenouille et l'on adore ce regard de sainte et ce sourire de madone. Hébert a résolu le difficile problème de montrer à la terre une apparition céleste.


JL



JULES LEFEBVRE

YVONNE

OUR le peintre, comme pour l'écrivain, un des signes les plus caractéristiques du talent, c'est la variété des œuvres.

Arrivé à un certain point de sa carrière, l'artiste doit être impersonnel, également capable de reproduire les aspects les plus divers, je dirais volontiers les plus opposés de la nature.

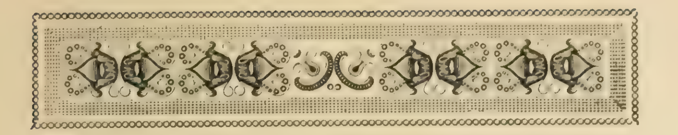
C'est là un mérite que l'on ne saurait sans injustice refuser à M. JULES LEFEBVRE.

M. Jules Lefebvre est très épris d'idéalité féminine, et, depuis ce célèbre tableau de la *Vérité,* nue et debout au fond de son puits, profilant les

lignes pures de son beau corps sous la blanche lumière de sa lampe, jusqu'à la *Psyché* du dernier Salon, adorable image de la candeur, de la jeunesse et de l'innocence, esquissée dans une pâte si souple et si légère, il serait difficile de compter toutes les variations exécutées par l'éminent artiste sur le même thème.

Mais si le peintre habile et justement populaire excelle dans ces créations qui s'inspirent d'un autre monde et d'une autre civilisation que les nôtres, il a aussi de puissantes attaches dans la vie contemporaine, et il nous le fait bien voir quand il lui plaît. Cette *Yvonne*, d'un accent si vibrant, d'une note si intime et si franche, dont nous reproduisons ici la tête mignonne, n'est-elle point une sœur de nos filles? Ne l'avons-nous point rencontrée, jouant à la madame, avec ses jeunes amies, sous les quinconces des Tuileries? N'est-ce point elle qui traduisait, hier encore, sous l'œil de sa gouvernante anglaise, les petits contes de Greenassay? Oui, c'était elle! et voyez comme M. Jules Lefebvre, qui doit l'adorer, l'habille, la coiffe et la pomponne! — Un père ne ferait pas mieux!





BONNAT

JOB

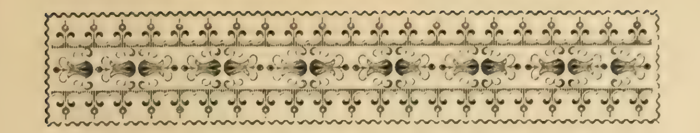
Le Paris-Salon, et c'est un de ses regrets, n'a que trop rarement l'occasion de reproduire un *tableau* de Léon Bonnat. Bonnat est une victime de la vogue, qui l'a pris sur ses ailes et qui l'emporte. Obligé de se partager entre les princes, les chefs d'État, les grands seigneurs, les grandes dames et les grandes artistes, Léon Bonnat, qui ne s'appartient plus, trouve à peine le loisir nécessaire pour peindre de temps en temps un petit morceau exquis, comme cette ravissante fillette italienne consolant son petit frère : *Non piangere !* « Il ne faut

pas pleurer »; ou comme cette toile, effrayante d'énergie et de vérité, qui s'appelle *Job*, et que nous avons la bonne fortune d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs.

Job est un des trois termes de la grande trilogie sacrée que renferme l'œuvre de Bonnat, et dont les deux autres sont *la Lutte de Jacob avec l'ange*, et le *Christ en croix*, de la cour d'assises du Palais de Justice de Paris.

L'exécution, dans le tableau de *Job*, atteint aux dernières limites matérielles de l'art de peindre. Le corps du vieux patriarche semble hors de la toile, tant il s'en détache par la puissance merveilleuse de son relief. C'est une académie que l'on peut mettre à côté des morceaux les mieux réussis de Ribeira et de Rembrandt. Sur le visage du saint homme, si ennuyé par sa femme, il y a une expression extatique pleine de foi, de confiance et d'amour pour son Créateur, qui opère une véritable transfiguration de ce vieux visage flétri et sillonné de rides. Tout à coup il éclaire, il rayonne, il illumine. Il y a de la magie dans le pinceau de Bonnat.





FRANÇAIS

GRANDE ROUTE A COMBS-LA-VILLE

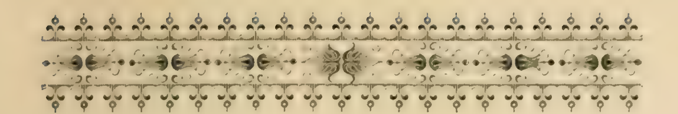


N a prétendu que Français était l'Ambroise Thomas de la peinture. Je sais bien que toute comparaison cloche, et que l'on s'en apercevrait si l'on voulait pousser celle-ci trop loin. Mais on conviendra qu'elle est au moins spécieuse. Tous deux sont profondément soucieux de leur art, ne livrant une œuvre au public qu'après l'avoir conduite au degré de perfection qu'ils la croient susceptible d'atteindre ; ne confiant rien au hasard de ce qui peut être assuré par le travail ; soignant les moindres détails d'un morceau, et donnant, jusque dans les plus petites choses, les preuves d'une virtuosité

sincère, très pure et très fine. Travailleurs infatigables, toujours penchés sur leur tâche, ne vivant que pour elle, et ne la quittant que lorsqu'ils la croient parachevée et vraiment exquise, ils ont l'un et l'autre beaucoup produit, et je crois qu'ils produiront jusqu'à leur dernier souffle, pour leur bonheur et pour le nôtre.

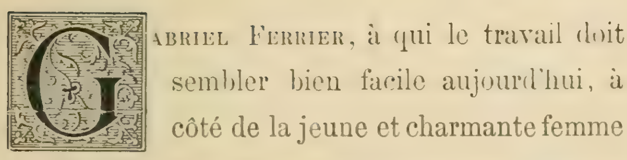
M. Français est aujourd'hui un des doyens de notre École française de paysage, et l'on peut le proposer pour modèle à la génération qui vient après lui. Son esprit est aussi fécond que sa main est habile, et ses œuvres sont tout à la fois variées et nombreuses. S'il aime les grandes lignes rythmiques et balancées du paysage classique; s'il a rêvé plus d'une fois l'idéalité du monde grec; si telle de ses compositions pourrait devenir aisément l'illustration la mieux appropriée aux Idylles de Théocrite ou bien encore aux Églogues de Virgile, il a aussi, quand il le veut, la note franchement moderne, pleine de vie et de vérité, comme dans la belle page que nous reproduisons ici. Cette *Route de Combs-la-Ville*, nous l'avons vue hier, ou nous la verrons demain : je vais la parcourir aujourd'hui.





GABRIEL FERRIER

ENFANTS DE BISKRA

abriel Ferrier, à qui le travail doit sembler bien facile aujourd'hui, à côté de la jeune et charmante femme qui l'inspire, s'est fait promptement une place et un nom dans la glorieuse pléiade des jeunes artistes contemporains. Grand prix de Rome, il était encore pensionnaire de la villa Médicis, et déjà, grâce à ses envois au Salon, signalés par la critique, et justement applaudis par le public, il sortait des rangs et devenait quelqu'un, à l'âge où c'est à peine si tant d'autres sont quelque chose. Nature singulièrement en éveil, esprit difficile à contenter, quand il regarde ses propres œuvres;

infatigable chercheur, à qui le *bien* ne suffit pas, parce qu'il est toujours à la poursuite du *mieux*, Gabriel Ferrier s'est déjà projeté dans les directions les plus diverses, laissant partout sa trace. Il a eu de belles envolées vers l'idéalité du monde grec.

Plus tard, le monde chrétien, à son tour, attira puissamment l'artiste, et nous eûmes un *Christ à la colonne*, d'un pathéthique très saisissant.

Une autre année, c'était l'allégorie gracieuse et fraîche du *Printemps*, qui s'avançait à travers nos campagnes reverdies, en jetant des fleurs aux passants et des chansons aux échos.

Aujourd'hui, l'artiste, qui semble vouloir transformer quelque peu sa manière, et serrer la réalité de plus près, nous transporte sur la terre d'Afrique — à Biskra — c'est-à-dire au sud de nos possessions algériennes. En face de cette énergique nature, M. Gabriel Ferrier fait vibrer, dans un tableau tout à fait remarquable, où le type des jeunes Arabes est reproduit avec une fidélité frappante et parlante, une note vigoureuse, que nous ne connaissions point encore, mais que nous aimons déjà.





MOSLER

LE MATIN DE LA NOCE

Mosler, qui, si je ne me trompe, est un étranger, me fait l'effet de marcher d'un pas rapide à la conquête de ses lettres de grande naturalisation. Ils les mérite déjà par son talent, ses succès, et son amour pour les sujets français. La France lui est devenue comme une seconde patrie : c'est sa terre de choix, de préférence et d'adoption; ce sont les scènes de notre vie populaire qu'il aime à reproduire, et qui, d'ailleurs, inspirent fort heureusement ses pinceaux. J'ai encore dans la pensée et sous les yeux son adorable *Fileuse*, du dernier Salon, page

2

exquise dans sa grâce et sa simplicité, et que nous fûmes particulièrement heureux de reproduire.

Il n'y avait là qu'une seule figure ; mais l'artiste en avait su faire un petit poème.

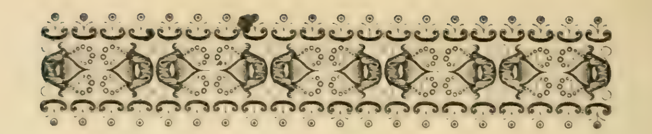
Je préfère, cependant, le tableau que M. Mosler expose cette année sous ce titre : *le Matin de la Noce*. C'est une scène complète, aux nombreux personnages, très habilement groupés, faisant bien ce qu'ils font, et surtout formant tableau. Il y a là une science de composition tout à fait remarquable.

Nous sommes en Bretagne, dans le Finistère, si je ne suis trompé par ma mémoire. Je reconnais les costumes pittoresques tout récemment admirés entre Quimper et Concarneau. Il y a là de bien aimables têtes de jeunes filles, et je ne plains pas les gars bretons. La mariée est vraiment séduisante dans ses beaux atours. La candeur brille sur son front pur, et l'innocence sourit dans ses beaux yeux. On parle de l'entêtement des Bretons : je ne le conteste pas. Mais j'ai vu sur bien peu de visages de femmes plus de grâce pudique et plus de charme honnête que chez les Bretonnes.

C'est là ce que M. Mosler a su rendre avec autant d'habileté que de bonheur.

Le marié, qui s'avance, raide dans son col empesé, le chapeau fleuri, la veste brodée, la main appuyée sur son bâton noueux, a bien la tenue et l'allure d'un coq de village, et, depuis le joueur de biniou jusqu'au vieillard en veste blanche, qui salue en courbant l'échine, tous les personnages accessoires concourent merveilleusement à l'action générale. Ceci est une belle et bonne œuvre.





BARILLOT

COUP DE VENT SUR LA MANCHE

IEN que M. Barillot marche à la gloire sur un char traîné par des bœufs — comme autrefois les rois mérovingiens :

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent ;

— il n'en est pas moins sûr d'arriver à son but, car il poursuit sa route sans se laisser jamais ni arrêter ni détourner. Pour nous, qui le suivons d'étape en étape depuis d'assez longues années déjà, nous sommes vraiment surpris des progrès notables qu'il a faits.

Classé aujourd'hui parmi nos premiers peintres



d'animaux, M. Barillot, à une époque où la spécialité triomphe, a compris qu'il fallait faire un choix, et il s'est consacré presque exclusivement à la reproduction des différents types de cette puissante race bovine, nourricière de l'homme, à qui elle donne sa chair et son lait. Depuis quelques années la Normandie l'attire : elle le prend et le garde, et s'il la quitte un jour, c'est pour y revenir le lendemain. Nos belles vaches cotentines n'ont pas d'adepte plus fervent. Il s'est fait leur peintre ordinaire, et ni Cabanel, ni Bonnat ne montrent plus d'égards aux mondaines délicates qui viennent poser devant leur chevalet.

L'animalier chez M. Barillot se double aujourd'hui d'un paysagiste, en qui le sentiment de la nature se développe de jour en jour. A force de vivre dans les champs, et avec les bonnes créatures de Dieu qui les habitent, il s'est élevé jusqu'aux lois d'harmonie qui, sans doute, ne se dévoilent point à tous les yeux, mais qui n'en existent pas moins réellement, et qui déterminent les rapports, en quelque sorte nécessaires, existant entre telle ou telle région et les animaux qu'elle produit et qu'elle nourrit.

Ce n'est pas lui qui placera jamais les petits échantillons du *black-cattle* des Côtes-du-Nord, du Finistère ou du Morbihan dans les gras pâturages des environs de Carentan ou d'Isigny ; ou les grandes laitières de Saint-Côme et de Sainte-Marie, dans les fonds maigres de Quimper, de Kériolet ou de Concarneau !

La belle page que nous reproduisons ici : *Coup de vent sur la Manche,* est grandiose et magistrale. Les arbres se tordent sous le coup de fouet de l'aquilon. On entend leurs craquements sinistres. — Les herbes folles se couchent sur le sol battu, et les bœufs, qui ne comprennent pas, regardent vaguement quelque part, placides, calmes et résignés, attendant la fin de la tourmente.




Gaston Guignard



GUIGNARD

UN CONVOI DANS LES MARAIS DE QUIBÉRON



'EST la première fois que le *Paris-Salon* reproduit une œuvre de M. GUIGNARD. Nous espérons bien que ce ne sera point la dernière. Le jeune artiste, qui marche un peu dans les mêmes sentiers que M. Julien Leblant, aime à reproduire les faits de guerre dont la Vendée et la Bretagne ont été le sanglant théâtre, et qui eurent pour acteurs les *Bleus*, ces soldats de la République, et les *Chouans*, ces soldats du roy... et de Dieu. — Mais ces héros en veste, en sabots et en chapeaux à larges bords viennent d'être vaincus ; nous sommes au lendemain de cette folle équipée qui s'appellera dans l'histoire le massacre de Quibéron. — Les vainqueurs font une razzia, qui

devance celles des moblots, des zouaves, des spahis et des turcos autour des douars infidèles ou soulevés, et les fournisseurs des armées régulières, sous la protection des hussards qui les escortent, sabre au poing, emmènent au camp — ou plutôt conduisent à l'abattoir — les bœufs, les vaches et les moutons des pauvres paysans réquisitionnés! *fructus belli!*

Les animaux tiennent plus de place que les humains dans la composition de M. Guignard. Je me hâte d'ajouter qu'ils sont fort bien peints. Du reste, l'œuvre tout entière est dans un sentiment pittoresque excellent. Les hussards, très bien campés sur leurs chevaux, donnent une note militaire très juste et pleine d'accent, qui contraste avec la tenue des Bretons engagés non volontaires — qui, en chassant leurs bœufs vers le quartier ennemi, aimeraient mieux — cela se voit — leur faire faire volte-face, et les ramener à l'étable paternelle.

L'exécution matérielle de M. Guignard est fort bonne; tous ses personnages sont bien dans l'atmosphère; l'air circule librement autour d'eux, et ils s'offrent à nous avec un relief superbe.





DUEZ

SAINT CUTHBERT

Duez, qui s'est fait si rapidement un nom au milieu de la jeune génération à laquelle il appartient, a une note d'art très charmante, très vive et très poétique. Il possède au plus haut degré une qualité que l'on désigne par un mot nouveau, — mais qui a du moins le mérite de bien faire comprendre ce qu'il veut dire, — le sentiment de la modernité. Il se rattache par là au petit groupe si vivant des Stevens, des Tissot, et des plus célèbres peintres de l'école anglaise. J'ajoute que personne ne reçoit plus vivement que lui l'impression des choses, et ne rend cette impression avec une fran-

chise plus spontanée ni plus soudaine. Nous connaissons de lui quelques têtes de femmes d'un charme inoubliable, d'un accent très juste, et d'une rare élégance d'exécution. — Paysagiste à ses heures, mais discrètement, et sans oublier jamais que chez lui le paysage n'est qu'un accessoire, Duez sait trouver de délicieux fonds de verdures, tour à tour intenses et délicates, sur lesquels se détachent les gracieuses silhouettes qu'il aime à nous montrer. Mais ce peintre ordinaire des jolies femmes de 1883, qui sait habiller ses modèles avec un goût dont s'étonnent Worth et Laferrière, sait aussi, quand il le faut, s'élever aux grandeurs sévères de la peinture d'histoire.

Je n'en voudrais d'autre preuve que la belle page intitulée *Saint Cuthbert*, que reproduit notre Paris-Salon. Nous sommes aux premiers siècles de l'Église, en Irlande, alors que l'Irlande, siège de nombreux monastères, s'appelait *l'Ile des Saints*.

Cuthbert, un pieux évêque, se promène dans un site désert et sauvage, la chappe aux épaules, la crosse en main, la mitre en tête. Impossible de mettre en doute sa dignité épiscopale... Mais il est l'heure du dîner, et, tout saint qu'il soit, le

prélat se demande un peu ce qu'il pourrait bien manger. Il invoque avec ferveur Celui dont on a dit :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture,

et un aigle lui apporte un poisson qu'il vient de pêcher pour lui. La tête du saint est un morceau peint avec une rare vigueur, et tout l'ensemble de l'œuvre révèle une véritable puissance. Duez a plus d'une corde à son arc.





APPIAN

L'ÉTANG AUX CARPES

Nous n'avons plus à faire l'histoire — ou l'éloge (c'est tout un) — d'Appian, le brillant paysagiste du Midi; le peintre des plages ensoleillées, du ciel d'azur et de cobalt, et des vagues étincelantes et lumineuses.

Il est bien connu du public — plus encore de ceux qui nous font l'honneur de nous lire. Il a été notre compagnon aux beaux jours du *Fusain*, et, depuis l'apparition première de notre Paris-Salon, nous n'avons jamais manqué de reproduire quelques-unes de ses pages, toujours poétiques, mouvementées et vivantes.



La critique, en ces dernières années, a pu signaler chez Appian une évolution très marquée. Sa manière est devenue plus intime; sa note s'est attendrie. Je trouve dans ses œuvres les plus récentes, une grâce mélancolique, et je ne sais quelle tendresse rêveuse que ne connurent point ses œuvres de jeunesse. Je sais aujourd'hui telle de ses compositions que les poètes lakistes de la brumeuse Angleterre adopteraient avec enthousiasme comme illustrations de leurs élégies les plus sentimentales.

Je n'en voudrais d'autres preuves que la jolie composition reproduite aujourd'hui par notre Paris-Salon.

Cela s'appelle l'*Étang aux Carpes.*

La tonalité rousse de l'œuvre tout entière nous reporte à l'automne; la lumière, doucement tamisée, déjà rare, mais pure, indique le soir d'un beau jour.

Nous sommes sur la rive de l'étang qui sert de motif à la composition. De grands arbres à l'écorce lisse, qui poussent à droite et à gauche, un peu irrégulièrement, sur les premiers plans, font *fuir* l'ensemble de cette œuvre aimable et délicate, et

l'œil s'enfonce sans fatigue et sans déception, dans le libre espace, pour se perdre avec les derniers horizons.

Cependant, tout près de nous, sur la rive, un jeune garçon, dont la silhouette fort élégante est vivement enlevée, jette avec confiance l'hameçon perfide au poisson qui ne mord pas.

Tel est le beau fusain d'Appian, quelque chose de nouveau et de fort réussi dans l'œuvre du maître.







YON

LE VIEUX CABOURG



La plage artistique et mondaine connue sous le nom de Cabourg, et qui est devenue, depuis quelques années, une des stations balnéaires les plus à la mode de la côte normande, n'a pas toujours été ce que nous la voyons aujourd'hui.

On peut dire que le nouveau Cabourg, patronné par la vogue, est sorti tout entier, comme un décor de féerie ou d'opéra, de la cervelle féconde d'un de nos dramaturges les plus populaires, M. d'Ennery, qui avait pris pour collaborateur (il en a toujours !) un architecte distingué, plein de verve et d'invention, Charles Duval.

A eux deux, ils ont fait sortir du sable aride et ce splendide hôtel du Casino, un des plus beaux

de nos côtes de l'Ouest, et cette superbe terrasse, magnifique promenade d'une lieue de long, entre la mer retentissante et la campagne paisible, toute bordée d'une interminable file de pavillons, de *lodges*, de chalets, de cottages, de maisons normandes et de villas italiennes.

Après eux sont venus les ouvriers de la dernière heure, qui ont achevé l'œuvre des pionniers aventureux à qui Cabourg doit sa fortune. Ceux-ci, laissant aux premiers — qui s'en étaient emparés par droit de conquête — la marge même du littoral, ont semé dans la seconde et la troisième zone, au milieu des jardins, des gazons verts et des massifs de grands arbres, des constructions où se marient, de façon à former les plus piquants contrastes, tous les genres d'architecture connus et inconnus.

Séduits par cette nouveauté brillante, nous ne sommes, vous et moi, que trop portés à oublier le *vieux Cabourg*. — Il existe pourtant, là-bas, au milieu des flaques d'eau, des arbres rabougris et des grandes herbes rares — motif séduisant pour un paysagiste de race, et dont M. Yon a su tirer le plus heureux parti.





ALBERT MAIGNAN

LOUIS IX CONSOLE UN LÉPREUX



Je me serais étonné de ne point rencontrer M. Albert Maignan dans les galeries du Salon Triennal. D'avance, j'y aurais marqué sa place. C'est qu'en effet l'on est certain de retrouver, dans toutes les manifestations artistiques, ce peintre vaillant, ce travailleur infatigable, très jeune encore, mais qui a derrière lui un tel actif d'œuvres accomplies, qu'on lui donnerait volontiers le double de son âge.

L'on me surprendrait fort si l'on me disait que M. Albert Maignan n'a pas constamment devant les yeux comme un objectif immuable, le but

qu'il veut atteindre — et qu'il atteindra. C'est qu'en effet il marche constamment vers lui, sans repos comme sans défaillance.

M. Albert Maignan pourrait, tout comme un autre, obéir à la fantaisie et au caprice. L'imagination ne lui manque pas, et sa main est assez souple et assez habile pour traduire toutes les créations de son esprit.

Il l'a prouvé plus d'une fois.

Aujourd'hui l'artiste nous emmène en Orient, à la suite de Louis IX, — ce grand saint qui fut un grand roi; — c'est un voyage que voudront faire avec lui tous les visiteurs du Salon.

Libre de prendre entre tous les épisodes de cette glorieuse vie celui qu'il aimerait davantage, M. Albert Maignan n'a certes pas choisi le moins touchant. Il nous montre le héros *Consolant un lépreux*, — le soignant, le pansant de ses mains royales, avec la douce pitié et la sublime tendresse d'une charité divine. C'est une belle page de la *Morale en action*, écrite avec une simplicité pleine de grandeur. M. Maignan est bien dans sa voie. Qu'il y marche courageusement, et il trouvera au bout le succès éclatant.





HIPPOLYTE LAZERGES

LA FILEUSE KABYLE

N ne reprochera point à M. Hippolyte Lazerges de n'avoir pas su prendre un parti. Voyant toutes les avenues de l'art français de plus en plus obstruées, le paysage envahi par une véritable colonie d'émigrants qui plante sa tente partout où se rencontre un site qui lui semble digne d'inspirer ses pinceaux; l'histoire, livrée à tous ceux qui visent l'Institut; le genre, dévoré dans sa fleur par une nuée de débutants novices, qui s'abattent sur lui comme les sauterelles du désert sur le blé en herbe, il a quitté la France pour l'Afrique, et plantant hardiment sa tente, non loin d'Alger, dans un verdoyant repli de la colline de Mustapha, il s'est retrempé à des sources nouvelles, et il en est

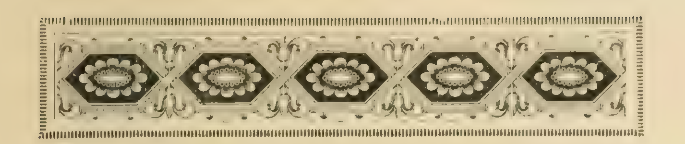
sorti un autre homme — plus jeune, plus fort et plus fécond. Celui à qui nous devions des Vierges immaculées et des Christs vraiment pathétiques, a lutté corps à corps avec la réalité parfois violente du monde africain, qu'il a su rendre souvent avec une rare énergie, toujours avec une vérité saisissante.

Il est vrai que, pour faire de telles études, il n'aurait pu choisir une meilleure place.

Alger est le centre de la population cosmopolite la plus intéressante, la plus variée, la plus diverse et la plus pittoresque qui se puisse imaginer. Pour ne parler que des types orientaux, l'artiste peut choisir entre les Bébères des côtes, les Kabyles de la montagne, les Arabes des grandes tentes, les Marocains de passage, les Maures retour d'Espagne, les Nègres qui viennent d'au-delà du désert, et les Juifs, plus curieux peut-être ici que partout ailleurs.

Tous ces types, M. Lazerges les a fait défiler devant nous, en leur laissant un cachet saisissant de vérité que l'on peut reconnaître dans la femme kabyle que nous reproduisons aujourd'hui. Tout est là, le type, le costume — et l'âme !





AUBLET

HENRI DE GUISE CHEZ HENRI III

La Fortune a traité M. Aublet comme les marraines traitent leurs filleuls — quand elles les aiment. Elle ne lui a ni marchandé ni fait attendre le succès, et il a pu dire, comme le premier des Césars: *Veni, vidi, vici!* Il a été connu le lendemain de ses débuts, et ses coups d'essai ont été regardés comme des coups de maître. On reconnut dans ce tout jeune homme un réel talent de dessinateur sûr de lui, et les dons plus rares encore peut-être d'un coloriste des plus fins.

Très chercheur et très travailleur, M. Aublet pousse ses investigations dans les directions les

plus diverses. On peut véritablement dire de lui qu'il fait « tout ce qui concerne son état ».

Après avoir exposé un *Intérieur de boucherie* d'une vérité à faire pâmer d'aise un de ces petits maîtres hollandais, à l'œil si perspicace et à la main si sûre, qui sortaient toujours triomphants de leur lutte avec le monde réel, nous l'avons vu peindre ou plutôt caresser, d'un pinceau plein de flatterie et de délicatesse, nos jolies contemporaines, devisant à l'aise sur les galets du Tréport, pendant que le flot monte et vient franger le bas de leur robe d'une bordure de blanche écume. Il y avait dans cette œuvre gracieuse et bien venue un sentiment si juste et en même temps si profond de la vie moderne, qu'il était permis de croire que M. Aublet ne quitterait plus la voie où il marchait si résolument.

Nous comptions sans notre hôte !

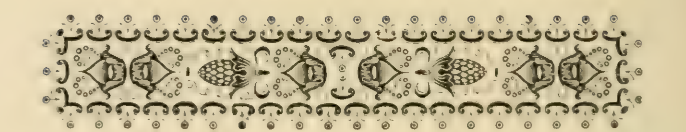
Voici qu'aujourd'hui le vaillant artiste remonte le cours des siècles, et, avec son *Henri de Guise chez Henri III*, nous transporte tout de suite en pleine Renaissance. La voilà bien cette cour des Valois, brillante et corrompue, homicide et galante, où l'intrigue alterne avec l'assassinat, où le velours

des manteaux et la soie des pourpoints cachent sous des oripeaux éclatants la bassesse des âmes et la perfidie des cœurs.

Nous sommes à Blois, dans ce palais merveilleux où l'édit royal vient de convier les États généraux et qui va bientôt voir le dénouement du sombre drame combiné par l'astuce du sombre génie italien, — car c'est Médicis qui conduit Valois !

Henri de Guise, le héros ou plutôt la victime de la tragédie qui se prépare, occupe le milieu de la composition et attire tout de suite le regard. Il est grand, superbe et magnifique, contrastant par son air insolent et narquois avec le masque inquiet d'Henri III. — Voilà une page d'histoire bien habilement restituée.





PUVIS DE CHAVANNES

JEUNES FILLES AU BORD DE LA MER



i M. Puvis de Chavannes n'avait point trouvé dans ses souvenirs de famille un *motto* pour son blason, je me chargerais bien de lui fournir une devise. Elle ne se composerait que d'un mot — mais d'un mot qui dirait toute sa vie.

Volui!

J'ai voulu!

Il lui a fallu, en effet, une singulière constance et une étrange force de volonté pour imposer à ses contemporains, le respect d'abord, puis l'admiration — car nous en sommes là aujourd'hui —



pour un genre de peinture en si flagrante opposition avec celui qui possède, depuis longtemps déjà, la faveur du public.

Je me rappelle encore l'étonnement — j'allais dire l'effarement — causé par l'apparition dans nos Salons, de ces toiles si fièrement dédaigneuses des artifices et des petits moyens auxquels tant d'artistes doivent leurs succès.

Ici, au contraire, tout était simple, — presque naïf, — tout était consciencieux ; tout annonçait une visée au grand art, que le peintre voulait atteindre sans faire le sacrifice d'une seule de ses convictions, et en restant fidèle à son audacieux parti pris. Ces tonalités pâles, ces colorations volontairement effacées, — se rapprochant des cartons plus que des tableaux, — ces grandes lignes sobres, ces attitudes calmes, ces gestes rares, — voisins du repos, même dans l'action, — surprirent la critique, un moment dépaysée. Beaucoup, pour s'y faire, eurent besoin du temps et de l'accoutumance. Mais « continuer fait gagner ! » dit le proverbe. M. Puvis de Chavannes continua et gagna.

Le « *Ludus pro patria* » ou la *Lutte au javelot*

des jeunes Picards, fut un triomphe pour l'artiste, qui passa dès lors au rang des maîtres. Il y restera toujours, parce qu'il y est à sa place.

Les Femmes au bord de la mer, reproduites par le PARIS-SALON, appartiennent au même ordre d'idées, et comme composition et comme exécution.

L'œuvre tout entière est empreinte d'une sérénité auguste, je dirais volontiers d'une majesté pleine de grandeur et de poésie. Ces trois femmes ainsi aperçues, l'une de face, l'autre de dos, et la troisième montrant à demi son profil perdu, semblent des apparitions d'un monde supérieur, qui ne pouvaient être conçues que par un artiste épris d'idéal, et capable de transporter cet idéal de son âme profonde sur sa toile vivante.







TOUDOUZE

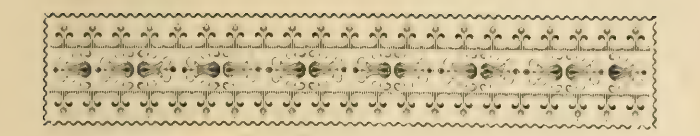
L'AMAZONE

E suis avec un intérêt très réel et très sympathique les travaux, les efforts et les évolutions d'ÉDOUARD TOUDOUZE. C'est un infatigable chercheur, qui n'a pas encore trouvé sa voie — mais qui la trouvera. Il ne lui en coûte point de changer de direction, quand il s'aperçoit que celle qu'il a prise ne le conduit point droit à son but. Doué d'un sens pittoresque très sincère, il aime avant tout les beaux costumes, les riches étoffes, les plumes, les broderies, le velours et le brocart — et il les demande aux siècles qui surent les porter, au Moyen-Age, à la Renaissance, et aux deux cours somptueuses et galantes de Louis XIV et de Louis XV. — Et comme, après tout, il travaille en artiste et non en érudit, il

ne se fait pas scrupule, au besoin, d'introduire un peu de fantaisie dans la toilette de ses héroïnes — s'il lui semble que cette fantaisie soit seyante, et qu'elle leur aille bien à ses héros — et surtout à ses héroïnes.

Nous reproduisions dans un de nos derniers volumes du PARIS-SALON, un plafond mythologique conforme aux traditions de la peinture décorative, telle qu'elle est acceptée par les maîtres de cet art facile et brillant. Aujourd'hui, avec l'*Amazone*, l'artiste nous lance dans le domaine de l'imagination. D'où vient-elle ? qui est-elle, cette vaillante, aux manches tailladées, qui porte avec tant d'aisance et de crânerie le petit chapeau à bords étroits, posé sur le côté de sa tête mutine, sans plume et sans voile ? L'ensemble des costumes nous fait songer à la Renaissance ; mais l'artiste a dû le modifier quelque peu. Qu'importe s'il laisse toute sa valeur à sa piquante création ? J'aime beaucoup sa petite tête, fine, délicate et mignonne. *Madame,* qui sait ? c'est peut-être *mademoiselle !* un peu fatiguée de sa course, se repose, étendue sur un banc, regardant la blanche haquenée sur laquelle elle va bientôt chevaucher.





ALLONGÉ

L'HIVER EN FORÊT

LLONGÉ est un des rois du fusain; personne n'en connaît mieux que lui toutes les ressources, et n'en tire un plus habile parti ; ce charbon intelligent devient entre ses mains le rival des pinceaux les plus puissants. Nul mieux que ce maître n'est capable de nous faire comprendre tout ce qu'un véritable artiste peut obtenir des deux seules tonalités du Noir et du Blanc, bien employées.

L'œuvre de M. Allongé est déjà considérable, et chaque Salon vient y ajouter plusieurs morceaux importants. Après tant d'années de travail

— c'est-à-dire de succès — il tient encore à se sentir en communication directe et constante avec le public, et il figure dans toutes nos expositions avec l'exactitude, le zèle et l'ardeur d'un débutant qui aurait à faire son nom et son chemin. On peut le citer à tous comme un modèle et comme un exemple.

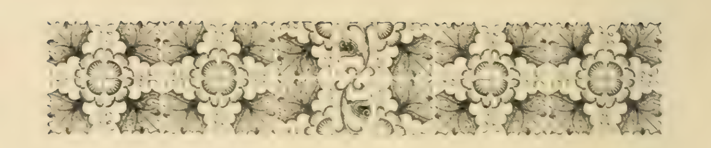
Amant passionné de la nature — on n'est un véritable paysagiste qu'à cette condition — M. Allongé s'est attaché à la reproduire dans une foule vraiment innombrable de compositions, sous les aspects les plus divers. Il est vivant et varié comme elle. Il nous a rendu le sourire du printemps, et les ardeurs de l'été torride, et les frissons de l'eau déroulant sa nappe humide entre des rives de myosotis, de fontinales et de cressons fleuris, et les grands rochers immobiles, hérissant la cime des monts sourcilleux, et les beaux arbres majestueux, arrondissant au-dessus de nos têtes leurs berceaux de fraîche verdure, et les lointains horizons aux lignes flottantes et molles, comme des ceintures dénouées, qui semblent enfermer l'immensité dans un petit cadre.

Aujourd'hui M. Allongé nous donne une grande

page austère, mais qui n'en est pas moins belle. Cela s'appelle *l'Hiver en forêt*.

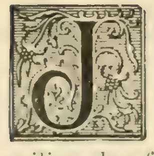
Le cruel décembre a dépouillé les arbres de leurs feuilles. Les grands troncs s'élèvent — droits et nus — comme les colonnes d'un temple sans fin, tandis qu'ils projettent dans toutes les directions leurs longs bras noirs et décharnés. La neige étend sur le sol son blanc tapis glacé. Rien qu'à regarder ce tableau on a l'onglée.





JULES GIRARDET

LA DÉROUTE DE CHOLET



ules Girardet aime les faits de guerre: il sait faire manœuvrer des masses d'hommes, et il se sent à l'aise au milieu des foules armées et tumultueuses. Depuis quelques années déjà, il se voue à l'illustration de ces terribles guerres de Vendée, que Napoléon avait appelées des *guerres de géants*, et qui mettaient en présence deux civilisations et deux mondes — la France monarchique et religieuse, s'agitant au milieu de ses convulsions suprêmes, — la vieille France, avec ses grandes traditions et ses glorieux souvenirs — et la France nouvelle, avec ses aspirations encore mal définies, sa soif



ardente de liberté, et sa haine — trop souvent aveugle — contre un passé où elle n'était point.

La *Déroute de Cholet* de M. Jules Girardet est un bon morceau de peinture, d'une grande allure et d'un fier mouvement. Cette masse de *Chouans*, qui se précipite dans le large espace ouvert devant elle, poursuivie par les *Bleus*, qui lui mettent la baïonnette aux reins, est bien emportée par la panique folle qui s'empare trop souvent des armées défaites.

Cette tourbe vaincue ne sait plus où elle va, ni ce qu'elle veut. Remarquez le galop furieux des deux chevaux attelés à la charrette qui occupe le devant du tableau : le blanc, hors la main, qui s'enlève des quatre pieds à la fois, et l'alezan, sous le fouet, qui semble labourer la terre de ses naseaux. On dirait deux chevaux d'Apocalypse ! Çà et là quelques beaux types de Bretons, énergiques et fins, comme dans la nature. Dans la charrette, une fille charmante, belle de traits et d'expression — qui se retourne pour regarder si l'ennemi s'approche. On voudrait pouvoir rassurer cette belle enfant !



ÉMILE LÉVY

LA CONVALESCENCE

Émile Lévy a fait, en ces dernières années, un chemin singulièrement rapide dans la faveur du public. On peut attribuer ce succès à une double cause : à son talent, d'abord, — car sans talent il n'y a point de succès réel et durable ; — puis au choix heureux de ses sujets, toujours sympathiques. L'artiste bien inspiré prend depuis quelque temps pour thème des variations qu'il fait exécuter à son pinceau, tout à la fois habile et délicat, ce qu'il y a de plus charmant en ce bas monde, la jeune femme, pure, honnête, brillante comme une belle fleur, suave comme un beau fruit, que l'on voudrait emporter dans sa maison, dont on ferait



la divinité chère et sacrée de son foyer... et que l'on adorerait à genoux.

Pour les peindre, ces créatures exquises et rares, M. Émile Lévy a trouvé une exécution très précise, très voulue et très ferme, qui ne nuit en rien d'ailleurs, à la noblesse de sa composition, à la pureté de ses lignes, et à la beauté idéale de l'expression qu'il sait donner à ses physionomies.

Le Paris-Salon a eu jadis la bonne fortune d'offrir à ses lecteurs sous ce titre : *la Jeune mère*, un de ces aimables tableaux que l'on voudrait avoir toujours sous les yeux.

C'est une sœur de celle-là que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Le tableau a pour titre : *la Convalescence*. Mélancolique, et pâle encore du mal qu'elle a souffert, heureuse pourtant du retour de la vie qui lui revient, mollement abandonnée sur sa chaise longue, la bouche entr'ouverte par un sourire qui ne s'achève pas, l'œil perdu dans le vague, la convalescente d'Émile Lévy nous attire et nous captive par sa molle et séduisante langueur. On l'adore... en attendant qu'il soit permis de l'aimer.



LHERMITTE

LA FILEUSE

'UN des mérites des expositions, c'est de nous présenter plusieurs fois le même sujet, traité de diverses manières par différents artistes. Il y a là un texte fécond et précieux de comparaisons, que le public fait quelquefois, et la critique toujours.

Nous avons déjà reproduit une *Fileuse*, de M. HIPPOLYTE LAZERGES. Celle-ci est une Kabyle, que l'artiste a trouvée dans les environs d'Alger — elle est mystérieuse et sombre comme cet Orient silencieux dont elle vient.

Tout au contraire, la *Fileuse* de M. LHERMITTE appartient à nos races du Nord, épanouies et plantureuses. Élevée dans la pleine liberté que



nous savons donner à nos femmes, à nos sœurs et à nos filles, elle ne cherche point, sous l'obsession d'un mari jaloux, à nous dérober les trésors de son opulente beauté. Robuste, vaillante, la physionomie ouverte, la bouche prête au franc rire, elle travaille, la tête, les épaules et les bras nus.

Il y a dans ces deux femmes, faisant la même chose, mais la faisant d'une façon si opposée, le contraste, non seulement de deux races, mais de deux civilisations, séparées par un infranchissable abîme, et dont le spectacle offre à l'observateur le sujet d'une étude vraiment intéressante.

La *Fileuse* est la première œuvre de M. Lhermitte que reproduit le PARIS-SALON. Nous espérons bien que ce ne sera point la dernière. M. Lhermitte connaît mieux que personne et sait rendre avec une sincérité intelligente et une vérité poétique toutes les scènes de cette vie rustique, pour laquelle le public qui s'occupe d'art montre aujourd'hui une prédilection marquée. La *Moisson,* qui figurait au dernier SALON, et *la Paye des Moissonneurs,* souvenir de l'Exposition de 1882, sont des morceaux d'une belle et large facture, juste orgueil des collections qui les possèdent.



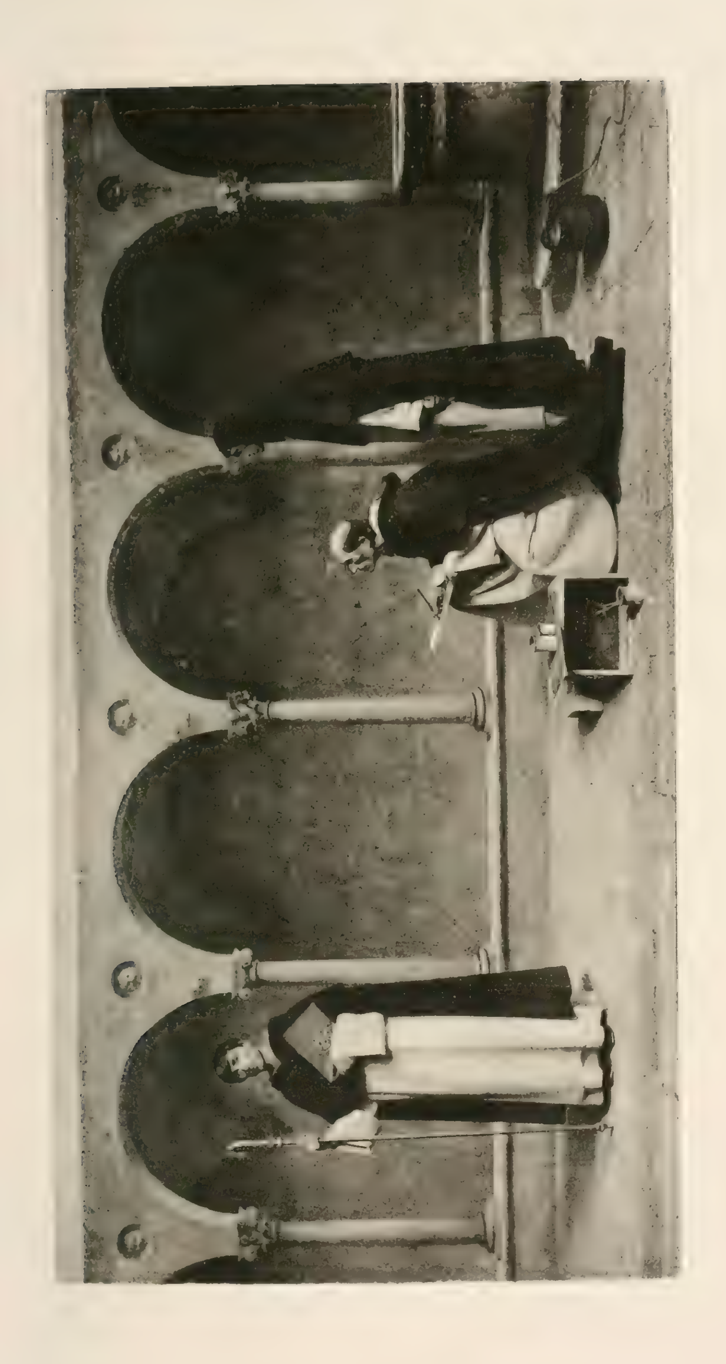
SAUTAI

FRA ANGELICO



Je comprends qu'un peintre s'éprenne de la belle et noble figure de ce moine si profondément artiste qui s'appelle *Fra Beato Angelico da Fiesole*. Je n'en connais guère qui soient plus sympathiques que celle-ci. Religieux fervent et peintre inspiré, sa vie tout entière fut consacrée à ses deux seules amours : Dieu et son art.

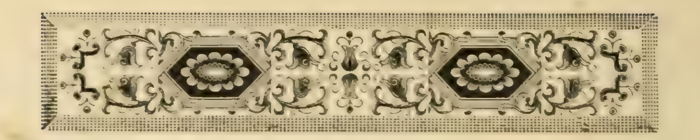
La mère de Jésus était pour lui l'objet d'un culte si exalté, si ardent et si pieux qu'il ne la peignait jamais qu'à genoux. Aussi nous a-t-il laissé d'elle des images un peu mystiques sans doute, mais de l'idéalité la plus suave. Il est le peintre attitré



des Madones, des jeunes saintes, des anges et des belles martyres — et personne n'excelle au même degré que lui à leur donner des visages divins et des physionomies célestes.

M. Sautai a donc payé la dette de la peinture envers celui qui l'on avait si bien nommé l'Ange de Fiesole, en le prenant pour sujet d'un tableau conçu dans un sentiment que Fra Beato Angelico lui-même n'aurait pas désavoué.

Nous sommes dans le cloître du couvent où s'écoula la vie paisible du saint homme. Il peint, à l'ombre des arceaux sacrés. Un de ses frères, la crosse dans la main droite, le livre des évangiles sur le bras gauche, pose devant lui, avec une simplicité, une dignité, une conscience, que l'on pourrait souhaiter à plus d'un modèle de profession. Debout, un peu en arrière, un autre moine regarde, plein de curiosité, d'attention, et en même temps de respect. Quant au peintre, il est drapé avec une fière élégance dans la robe blanche et le manteau noir des Dominicains, et sa tête, à la fois ascétique et ardente, est belle de lignes, plus belle encore d'intelligence et d'inspiration.



JULES BRETON

PORTRAIT DE MA NIÈCE

C'est avec une sympathie sincère que j'écris sur cette page le nom de Jules Breton. Je suis heureux de trouver enfin l'occasion de rendre hommage à l'un des plus grands maîtres de l'école française contemporaine, à celui de tous qui, depuis François Millet, a le mieux compris et rendu avec le plus de poésie, de puissance et de vérité, les divers épisodes de la vie des champs, qu'il célèbre dans ses vers comme dans ses tableaux, également habile à manier le pinceau et la plume.

Jules Breton est jeune encore. Sa puissante ma-


Breton
1882

turité bat son plein, et il est aujourd'hui dans toute la force de l'âge et du talent.

Son œuvre est considérable : c'est le cycle complet du monde rustique. Il a traduit tantôt les *Églogues* et tantôt les *Géorgiques* en peinture, mais en leur donnant l'accent français et le cachet du XIXe siècle. Son esprit pratique et son sens juste et droit lui ont fait comprendre qu'il fallait avant tout être de son époque, et que l'on s'intéresse surtout aux choses qui font en quelque sorte partie de notre existence même. Il a ce rare mérite d'être lui-même et non pas un autre. Il n'aurait pas besoin de signer ses œuvres pour qu'elles fussent reconnues au premier coup d'œil : elles sont toutes marquées de sa griffe — qui est une griffe de lion.

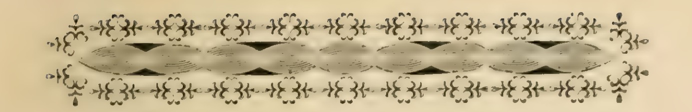
Retiré dans son ermitage de Courrières, il y vit en compagnie de ces paysans qu'il a si profondément étudiés ; qu'il connaît mieux que personne, et qu'il reproduit avec une fidélité qui n'exclut jamais l'idéalisation artistique. Mais cette idéalisation se développe dans le sens même de la nature. Je ne dis pas que ses faneuses, ses glaneuses ou ses laboureurs soient toujours tels qu'il nous les

montre. Mais on sent qu'ils pourraient et même qu'ils devraient être ainsi. Il part de la réalité, qu'il ne quitte jamais des yeux, pour s'élever jusqu'au type. Il interprète et ne copie point. C'est à ce signe que l'on reconnaît l'artiste de race, créateur par essence.

Nous espérons bien offrir plus tard à nos lecteurs une grande page de Jules Breton. Nous ne leur donnons aujourd'hui qu'un simple portrait de jeune fille. Mais il est plein de franchise, d'un beau relief et d'un sentiment très intime.

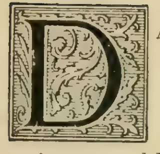






PROTAIS

MARCHE DE NUIT



ANS cette vie militaire, féconde en aventures sombres, je ne connais rien de plus sinistre qu'une marche de nuit. Le soldat qui marche la nuit s'avance vers un double inconnu. L'ombre rend le danger plus redoutable, en y ajoutant l'impalpable et l'invisible.

Je n'étonnerai personne en disant que cette impression a été parfaitement rendue dans le tableau de M. Protais, que reproduit notre PARIS-SALON, et qui s'appelle : *Marche de nuit.*

C'est qu'en effet, M. Protais doit être rangé parmi les cinq ou six artistes de ce temps qui connaissent le mieux la vie du soldat.

Ceux qui suivent avec quelque attention le

mouvement artistique, tel qu'il se révèle à l'observateur dans nos expositions, et qui se rendent un compte tant soit peu sérieux de l'ensemble des travaux d'un peintre savent que bien peu d'entre eux ont fait plus que celui-ci pour l'illustration des fastes de notre armée, et dans la paix et dans la guerre. Les marches, les campements, les haltes, les grand'gardes, les manœuvres, les ambulances, tout lui est familier, tout a été pour lui l'objet de compositions, ingénieuses, saisissantes, sympathiques au premier chef. Qui ne se rappelle encore cette grande page toute frémissante, intitulée *le Drapeau* — le drapeau dont les plis soulevés par un souffle patriotique flottaient sur le front d'un groupe de héros !

C'est un autre genre d'émotion que produit sur nous la *Marche de nuit*. Mais elle n'est pas moins réelle.

Chez tous ces hommes qui s'en vont, enveloppés dans la pénombre nocturne, le sac au dos, le fusil à l'épaule, sous la conduite de leurs chefs intrépides, on devine le sentiment du devoir, et ces résolutions viriles qui font regarder la mort en face, sans pâlir.





LEMATTE

LE SPHINX

UAND l'imagination des poètes enfante des types qui correspondent à quelque pensée secrète de l'humanité — une pensée qui cherchait sa forme, sans l'avoir encore trouvée — ces types font rapidement leur chemin dans le monde et conquièrent une popularité durable. On finit par croire à leur existence autant qu'à celle des réalités palpables et tangibles.

C'est ce qui est arrivé à cet étrange mais saisissante création du *Sphinx*.

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,

qui propose à l'homme ses ténébreuses énigmes,

et qui le dévore quand il n'a pas su les deviner.

On a vu là une symbolisation saisissante de cette Nature, ennemie et puissante, qui fait des victimes de ceux qui n'ont pas su comprendre ses lois. Et les peintres et les sculpteurs, comme les poètes, ont voulu, chacun à sa manière, interpréter et rendre ce type, à la fois attrayant et terrible.

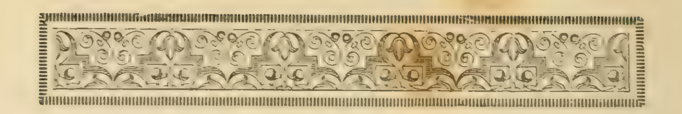
Le Sphinx est d'origine égyptienne. Les plus anciens se présentent à nous sous la forme d'une lionne accroupie, avec des seins, une tête et une chevelure de femme. Les artistes grecs ajoutèrent encore des ailes à cet assemblage déjà quelque peu fantaisiste. C'est dans la tragédie d'*Œdipe à Colonne* que nous voyons, pour la première fois, le Sphinx proposer ses mortelles énigmes aux malheureux qui ont eu l'imprudence de s'aventurer dans son voisinage.

C'est précisément le Sphinx grec que M. Lematte, peintre très correct et très classique, esprit fin, ingénieux et chercheur, nous montre dans un tableau très justement remarqué.

Posé sur une plate-forme de rochers, au bord d'un précipice, le monstre formidable étend de-

vant lui ses robustes pattes — en ce moment des pattes de velours, car il a rentré ses griffes rétractiles. Son buste se dresse, et ses deux seins pointent fièrement, fermes et droits. La tête, qu'ombragent les ailes éployées, est suffisamment terrible, avec son front implacable, son œil tors et ses lèvres minces. On a beau se dire que tout cela n'est qu'une fantaisie inconsistante, M. Lematte, et c'est là son triomphe, a su lui donner une telle vraisemblance que l'on se surprend à croire que cette créature dévorante existe réellement, qu'on l'a vue quelque part, et l'on se demande tout bas si elle ne va point proposer une de ces fatales énigmes au visiteur imprudent qui la contemple.





PABST

CONFIDENCE

Voici la première fois que le Paris-Salon reproduit une œuvre de M. Pabst. J'ose dire que le Paris-Salon a tort, et qu'il aurait dû, depuis longtemps déjà, faire connaître à ses lecteurs cet artiste vraiment sympathique, que l'on aime partout, et que l'on adore en Alsace.

On dit parfois que tout chemin mène à Rome. M. Camille Pabst en est bien la preuve. Il a traversé le tribunal pour aller à l'atelier; mais je doute qu'il abandonne maintenant l'atelier pour retourner au tribunal. Il a été avocat, avocat sérieux, exerçant : il a plaidé pour la veuve et pour


C. A. PABST.

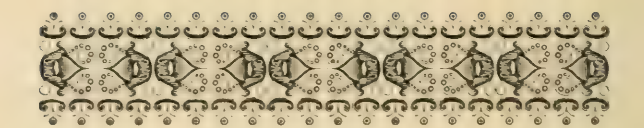
l'orphelin. Mais, tout en plaidant, il faisait de la peinture en amateur. Aujourd'hui, c'est un véritable artiste — un professionnel, comme on dit quelquefois dans un assez mauvais langage.

Un peu incertaine d'abord, la peinture de M. Camille Pabst prend aujourd'hui plus de corps et de solidité. A force d'aimer cette peinture, on finit par aimer le peintre.

C'est surtout à l'Alsace que M. Camille Pabst emprunte les types féminins qu'il sait entourer de tant de charme. Il a inventé — ou trouvé — tout un groupe de sœurs, ou de cousines, à la chevelure onduleuse et souple, au doux sourire, au doux regard, qui ont pour elles la grâce, plus encore que la beauté, et qui sont tout simplement adorables.

Regardez plutôt la blonde suave et la brune piquante, dont nous reproduisons ici les deux ravissantes têtes. Que de bonté l'on devine à travers leur innocente malice !

Le tableau s'appelle *Confidence*. Qui ne voudrait être celui dont elles parlent, ces deux mignonnes, avec tant d'animation... alors même qu'elles en diraient un peu de mal ?



CASANOVA

LES MOINES GUERRIERS

La franchise m'ordonne de declarer que les moines guerriers, généralement parlant, ne sont pas mon idéal.

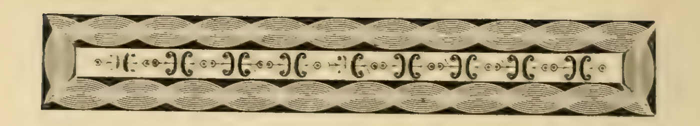
Après cela, je sais bien qu'il y a des temps durs au pauvre monde, et que lorsqu'on entend crier : « Mort aux couvents ! » il est difficile de trouver mauvais que les moines essaient un peu de se défendre. — Et comme les chapelets, les exorcismes, et même les excommunications, n'arrêtent pas l'ennemi, il faut bien qu'ils aient recours aux mêmes armes dont on se sert contre eux. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'à l'exemple



du saint évêque des Croisades, ils n'usent point uniquement de la massue, avec laquelle on assomme les gens sans les faire saigner, ce qui peut se faire sans encourir le mécontentement de notre mère la sainte Église, laquelle, comme on sait, a toujours eu horreur du sang : *Ecclesia abhorret sanguine !*

Quoi qu'il en soit de ces théories, je reconnais bien volontiers que M. Casanova n'a point à s'en préoccuper : il est artiste, et, à ce titre, le monde lui appartient. Il est libre de choisir à son gré le sujet de son tableau ; du moment où le tableau est bon nous n'avons plus rien à lui demander. Or, le tableau des *Moines guerriers* est pittoresque au premier chef ; donc tout est bien qui finit bien !

Le grand moine rasé, joufflu, gros et gras, qui occupe le centre de la composition, une croix gigantesque sur son épaule droite, la main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, est un Porthos en froc des mieux réussis. Ses deux acolytes, dont l'un fourbit son arquebuse, pendant que l'autre examine le casque d'un ennemi mort sont très curieux d'expression, et d'une facture excellente.



GUILLAUME DUBUFE

SAINTE CÉCILE

Si, comme quelques-uns l'affirment, sainte Cécile est la patronne des musiciens, il faut convenir qu'elle doit bien sa protection à M. Guillaume Dubufe, dont la plus grande page a été consacrée à la glorification de la musique sacrée et profane. Il y avait là un effort considérable, et dont il n'était que juste de savoir gré à un homme aussi jeune. Mais l'artiste qui trouvait un nom célèbre dans son berceau et dont les débuts avaient été accueillis avec une faveur et une sympathie que tant d'autres mettent souvent de longues années à conquérir, voulut payer galamment sa dette à la fortune, et il accomplit, sans



hésitation et sans défaillance, une œuvre bien conçue et dont les immenses proportions n'étonnèrent point son courage.

J'aime encore mieux, cependant, M. Guillaume Dubufe, dans des peintures de *mezzo carattere*, comme celle qu'il expose aujourd'hui, la *Sainte Cécile*, que le regard peut embrasser tout entière et que l'on voit en même temps dans toutes ses parties.

Ou je me trompe fort, ou M. Guillaume Dubufe a éprouvé plus d'une fois des émotions heureuses pendant qu'il concevait et qu'il enfantait cette œuvre aimable, dans laquelle je retrouve toutes les qualités de son auteur.

La céleste patronne de la musique est assise sur une sorte de trône auquel son gigantesque dossier formant dais donne je ne sais quel caractère hiératique. Cette fille de bonne maison a des élégances et une distinction toutes patriciennes, et l'on ne s'étonne point qu'un jeune ange soit descendu du ciel pour lui présenter le livre de musique dans lequel se trouve le thème heureux sur lequel l'artiste inspirée exécute ses variations.

La tonalité générale du tableau est d'une harmonie très délicate. Cécile est vêtue d'une tunique gris de lin, agrémentée de rouge ; mais avec discrétion et sobriété. Rien de plus joli, comme modèle et comme expression que cette tète nue, jeune et pure, dont l'auréole des saintes couronne déjà la belle chevelure brune. L'extase entr'ouvre ses lèvres chastes, tandis que le regard semble se perdre et se noyer dans les visions d'un monde meilleur.

Antique par l'arrangement et par la forme, moderne par l'expression et le sentiment, la sainte Cécile de Guillaume Dubufe est un de ses meilleurs tableaux. Ainsi se rajeunit glorieusement le vieux tronc de cette race d'artistes, dont trois générations n'ont pas épuisé la sève, et dont la dernière fleur sera peut-être la plus brillante.







BERNE-BELLECOUR

LE PRISONNIER

Qui ne connaît Berne-Bellecour, cet aimable et joyeux compagnon, à l'œil vif, au franc rire, une des physionomies les plus sympathiques de notre monde parisien, joli conteur, causeur plein de verve et d'entrain, observateur sagace et fin, et de l'esprit jusqu'au bout des ongles ! Avec cela, très habile ; de la patte comme personne, et sachant son métier sur le bout du doigt.

Le monde de l'art s'ouvrait très large devant lui, et, avec les dons précieux qu'il a reçus du ciel, le genre qu'il aurait choisi aurait paru à tout le

monde — et peut-être à lui-même — celui pour lequel il était né.

Mais il s'est senti attiré par le galon, le pompon, les étoiles, les épaulettes, le sabre et la sabretache, l'épée et le fourreau, le képi, le shako et le bonnet de police — attiré invinciblement. Du jour où il est entré dans une caserne, il n'en est plus ressorti. C'est un volontaire qui renouvelle son engagement depuis vingt ans ; aussi a t-il la manche chevronnée comme un vieux grognard.

On ferait un bel album — je me trompe, un beau livre — avec toutes les scènes de la vie militaire illustrées par ce pinceau alerte et infatigable.

Le tableau que reproduit aujourd'hui notre Paris-Salon, et qui s'appelle *le Prisonnier*, se recommande par cet heureux ensemble de qualités qui a fait la fortune des œuvres de M. Berne-Bellecour. L'action est très nettement indiquée, les types sont fortement accusés — voyez le Prussien ! — et l'exécution enlevée avec une verve et un brio surprenants. C'est du Berne-Bellecour pris derrière les fagots.





MOREAU DE TOURS

L'EXTATIQUE AU XVIIIe SIÈCLE



E reconnais chez M. MOREAU DE TOURS un mérite auquel le public se montre généralement fort sensible.

Je veux parler du choix heureux de ses sujets, qui sont toujours fort intéressants. Il pourrait, comme tant d'autres, se contenter d'exécuter le morceau. Sa virtuosité est assez remarquable pour que cela seul suffise à lui assurer un réel succès. Mais il ne s'en tient pas là, et ses tableaux disent toujours quelque chose. J'ajoute qu'ils le disent fort bien.

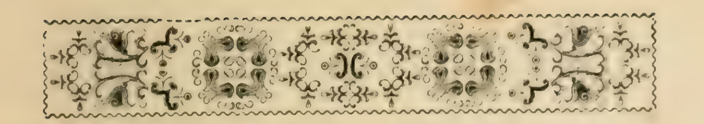
La grande page que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs les impressionnera vivement. Elle a pour titre : *l'Extatique au* XVIIIe *siècle*.

On sait que ce fameux XVIIIe siècle, qui inventa — et s'en vanta — le doute philosophique, croyait au diable un peu plus qu'au bon Dieu. Il rejetait la révélation, mais il étudiait les sciences occultes avec une sorte de passion. C'est l'époque des *Convulsionnaires*, qui passionnèrent un moment Paris tout entier; c'est le règne des *Extatiques* et des *Illuminés*.

Ce genre de névrose, que nous n'avons point à étudier ici scientifiquement, a fourni à M. Moreau de Tours le sujet d'un tableau qui sera, nous n'en doutons pas, un des succès du SALON TRIENNAL.

Une belle jeune femme, étendue sur une croix, les mains percées de clous, la tête renversée, et roulant dans sa chevelure brune, opulente et dénouée, laisse voir sur ses traits purs l'expression de la béatitude la plus parfaite. On la croirait dans les bras de l'Amour sur un lit de roses. Autour d'elle, l'examinant, attentifs, surpris, ou charmés, une douzaine d'hommes aux physionomies intelligentes et spirituelles. Tout cela très enlevé — habilement peint, d'un pinceau facile et brillant : *l'Extatique* est une des meilleures œuvres de M. Moreau de Tours — et ce n'est pas peu dire !





LAURENS

LES EMMURÉS DE CARCASSONNE

Je comprends bien qu'un artiste comme Jean-Paul Laurens, qui excelle tout particulièrement dans les restitutions du passé, se sente vivement attiré vers cette vieille cité de Carcassonne, conservée avec une si merveilleuse fidélité et restaurée avec une habileté si parfaite qu'il ne manque pas une pierre à ses murailles, un créneau à ses remparts, un mâchicoulis à ses tours.

Tout le monde reconnaît le talent de Jean-Paul Laurens, mais je sais des délicats qui se plaignent parfois de l'usage qu'il en fait, et qui lui reprochent

son goût pour tout ce qui regarde le service des pompes funèbres.

Qu'il y ait du vrai là-dedans, je ne le contesterai pas, à la condition toutefois que l'on voudra bien reconnaître avec moi la rare valeur, la puissance extraordinaire et la singulière habileté que le peintre sait toujours mettre au service de son imagination maladive et de sa fantaisie sombre.

Le tableau que reproduit aujourd'hui notre Paris-Salon échappe à cette critique. L'action que représentent *les Emmurés de Carcassonne* est violente comme une émeute; c'est un mouvement populaire dans lequel les passions de la foule se manifestent avec l'énergie un peu tumultueuse qui convient aux masses; mais la chose peut se regarder sans que l'on éprouve le moindre besoin de se boucher les narines, ou de se munir d'un flacon de sels anglais. En revanche, de grandes qualités plastiques; beaucoup de fougue et de mouvement. Voyez plutôt le moine qui harangue la population, et les ouvriers qui démolissent le mur derrière lequel gémissent les captifs. C'est de la peinture d'histoire, de la meilleure et de la plus vraie.





GUILLAUMET

LAGHOUAT (SAHARA ALGÉRIEN)

UILLAUMET est le vrai conquérant de l'Algérie, et, bien que pour accomplir ses exploits il se soit servi du pinceau et non du sabre, son œuvre n'en sera peut-être que plus durable. Toutes les belles compositions qu'il nous envoie du fond de l'Atlas, depuis une vingtaine d'années, nous donnent une note africaine dont l'éclat seul égale la franchise. Il traite les sujets algériens avec la compétence et l'autorité que seuls possèdent les véritables maîtres.

L'exposition de M. Guillaumet au SALON TRIENNAL est à coup sûr la plus complète, la plus

belle et la plus brillante à laquelle l'éminent artiste nous ait jamais conviés. On peut le voir et le juger ici à peu près sous tous ses aspects. Nous avons longtemps hésité, quand il s'est agi pour nous de faire un choix entre cinq ou six œuvres, toutes de premier ordre. Nous étions également attirés par *l'Intérieur d'une tente,* du plus joli arrangement; par *les Dunes* du Sahara algérien — un océan de sables aux reflets d'or; par *l'Habitation saharienne,* qui nous eût fait pénétrer si avant dans l'intimité de l'existence arabe.

Nous avons préféré la *Vue de Laghouat*, la dernière de nos possessions sur la route du Sud, posée à la limite même du désert, et après laquelle toute trace de civilisation disparaît. C'est là, nous osons le dire, une œuvre tout à fait magistrale, et dans laquelle il nous semble que M. Guillaumet se montre supérieur à lui-même. Nous ne voyons guère que les murailles de la ville; mais la ligne d'horizon est superbe, et les silhouettes d'Arabes, hommes, femmes, enfants, que nous voyons au pied même des remparts, debout, assis ou couchés, ont une variété de poses et une noblesse d'attitudes qui charment véritablement le regard.





Mme JULIETTE PEYROL-BONHEUR

DEUX VOISINES



Madame Juliette Peyrol-Bonheur, nièce de la grande Rosa, est devenue peintre — ou peintresse — d'animaux par droit de naissance. Elle est d'une famille où tout le monde cultive ce genre avec des succès, divers sans doute, mais avec le même entrain, le même goût et la même passion

La plus illustre du groupe, celle qui a fait un nom glorieux de ce qui n'était d'abord qu'un nom d'heureux augure, Rosa Bonheur, dédaigneuse aujourd'hui d'une publicité dont elle n'a pas besoin, ne figure plus dans nos expositions, dont sa fortune et sa célébrité lui permettent de se passer.

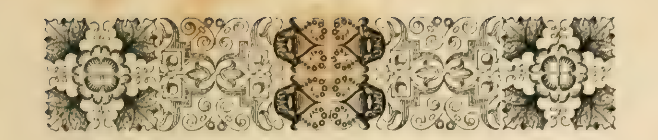
Auguste, son frère, n'a pas tardé à prendre rang parmi nos sculpteurs animaliers les plus en vogue. Il vise à la succession des Mène et des Barye.

Mais, comme si tout cela ne suffisait pas encore à la gloire d'une seule famille, voici qu'à son tour la nièce de Rosa, et la fille d'Auguste, Madame Peyrol, née Bonheur, s'empare du pinceau de sa tante, comme d'un talisman invincible, et paraît aussi dans la carrière, où je la vois déjà figurer avec honneur.

C'est vraiment un joli tableau, celui qu'elle intitule *Deux Voisines*. Ces voisines, ce sont deux belles vaches normandes, de notre grande race cotentine, à la robe soyeuse et tachetée, à la corne mince et fine, que l'artiste a placées dans un plantureux paysage, bordé d'une rangée de grands arbres. Mais, oublieuses de l'herbe tendre, les deux amies se rejoignent, autant que la chose leur est possible, et, par-dessus la barrière qui les sépare, leurs mufles s'avançant tendrement l'un vers l'autre, toutes deux échangent de tendres confidences.

Toile rustique et intime !





HENNER

RELIGIEUSE EN PRIÈRE

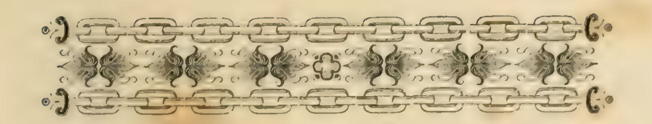
C'est surtout pour des hommes laborieux comme Henner que les expositions dans le genre du Salon Triennal sont particulièrement avantageuses, parce que, n'étant point limités par cette maladroite restriction qui condamne les artistes à n'envoyer que deux œuvres au Salon annuel, ils peuvent nous montrer ici — mais ici seulement — les divers aspects de leur talent.

Les lecteurs du Paris-Salon connaissent nos sympathies pour Henner. Personne ne se réjouit plus que nous des très vifs et très légitimes succès de ce grand travailleur, qui est un grand artiste.

Peut-être, au point de vue de cette exécution brillante du morceau, ne s'était-il jamais élevé plus haut que dans cette admirable toile, intitulée *Andromède,* et qui est la perle du Salon Triennal. La belle créature, attachée à son rocher, est modelée dans une pâte merveilleuse, homogène et solide, souple et forte, puissante et délicate à la fois. Les contours de son beau corps sont arrêtés par des lignes caressantes, d'une idéale pureté. Les colorations, très fines et très soutenues, sont d'une harmonie délicieuse, et l'expression de l'adorable visage est tout à la fois pathétique et tendre dans sa douleur même. L'œil, vu à travers ses larmes, a l'humide éclat et la transparence de l'aigue marine.

Et, cependant, ce n'est point cette belle païenne que nous avons reproduite ! Nous lui avons préféré *la Religieuse*, à genoux et en prière, qui nous donnait une note nouvelle dans l'œuvre d'Henner. Il nous a paru bon d'oublier pour une heure la poésie de la chair, et la séduction des beaux corps nus et palpitants, et de nous réjouir, en nous purifiant, dans la contemplation d'une belle âme épanouie sur un visage chaste.





TRAYER

CHEZ LA MARCHANDE DE DRAPS

LE JOUR DU MARCHÉ, A CONCARNEAU

Trayer aime la Bretagne, et chaque année il fait un pèlerinage artistique dans les Côtes-du-Nord, le Morbihan ou le Finistère. Concarneau a, depuis quelque temps, l'honneur de ses préférences. Je le comprends, car je connais peu de villes plus aimables, plus charmantes et plus pittoresques que ce petit port de mer, si admirablement situé. La ville close, entourée de ses hautes et intactes murailles, et qui forme comme une petite cité dans la grande, mériterait à elle seule que l'on fît le voyage pour la voir, et, tout à l'entour, quels sites vraiment délicieux !

Les grâces du paysage sont rehaussées par la pittoresque élégance du costume.

La coiffe blanche et le grand col de mousseline du Finistère, avec les variantes de Quimperlé, de Rosporden, de Pont-l'Abbé et de Concarneau, sont particulièrement seyants aux visages réguliers des Bretonnes, à leurs traits d'une correction si pure, à leurs fronts où l'on peut reconnaître, à un égal degré, la candeur et l'obstination, à leur teint clair et à leurs yeux vifs.

M. Trayer a tiré de ces divers éléments le plus habile parti, et son joli tableau, *Chez la marchande de draps*, est plein de vie, de variété et de mouvement. Tous ces types, d'une parenté évidente, sont très heureusement diversifiés; l'étude des physionomies est serrée de très près, et la scène représentée, si simple en elle-même, ne laisse pas refroidir un seul instant l'intérêt. Je vais partir pour Concarneau !



